

# LE MENESTREL

## La Musique " moyenne "

L'EXPRESSION « Français moyen » est passée dans l'usage. Des écrivains, vaguement sociologistes, l'ont créée et tentèrent de définir la catégorie qu'elle désigne; définition d'autant plus difficile à établir qu'il s'agit d'une collectivité complexe, dont les limites sont flottantes et le caractère même à peu près insaisissable, en raison des compensations qui s'établissent, dans l'individu et dans le groupe, entre les différentes facultés qui relèvent de l'intelligence, ou qui peut-être la constituent.

N'importe. On s'entend à peu près quand on parle du Français moyen; le tout est de trouver *un* Français moyen, car à peine croyez-vous l'avoir découvert qu'il s'attache à vous prouver son incontestable, son aveuglante supériorité sur la moyenne qui l'entoure. Ce travers est de tous les temps, de tous les peuples; il est humain en notre pays, où il est particulièrement l'apanage des privilégiés du sort et de la fortune, et il se double de la vanité, de l'intransigeance des classes qui, depuis plus d'un siècle, forment le nouveau patriciat de la France, appelé cependant, comme tous les patriciats, à s'effondrer sous le poids de sa trop longue sécurité, d'une confiance mystique en son destin, et de l'affaiblissement progressif de son pouvoir d'adaptation et de réaction en face des forces toujours renouvelées, qui, séculairement, abattent et remplacent les sommets érodés de la société.

Sans doute cet état de choses se reflète-t-il dans toutes les activités de notre pays; il est très sensible dans la vie musicale, dont il serait vain de vouloir masquer la dégénérescence, ou tout au moins l'anémie extrême.

\* \* \*

Donc, la musique s'affaïsse progressivement; ses ressorts n'ont plus de vertu ou n'existent plus. Cet art, synonyme, il n'y a guère, d'indépendance et de fantaisie, s'effraie des innovations, retourne aux anciennes formules, s'astreint à des exigences strictement commerciales, conduit ses Prix de Rome à des emplois de fonctionnaires, ses resquilleurs aux gros bénéfices, et ses derniers fervents à la misère. On a beaucoup critiqué la bohème d'il y a quarante ans, et nous ne prétendons pas défendre son débraillé; mais enfin, elle était le signe d'une liberté de pensée, d'un mépris des contingences, d'une confiance en soi-même, dans la vie et dans l'art qui sont presque introuvables aujourd'hui. On accusa les artistes en lavallière de vouloir « étonner le bourgeois », et le bourgeois s'est vengé en accaparant la musique, en la ramenant aux limites de son cerveau, en la réduisant à un exercice moyen à l'usage du Français moyen. La musique n'a qu'une consolation, si c'en

est une : toutes les branches de l'activité sont, nous l'avons dit, logées à la même enseigne.

Cette décadence a été déjà aperçue, et on a tout naturellement songé à y remédier. Après avoir coupé les ailes à la musique, assujettie désormais à s'assortir au chauffage central, à l'éclairage indirect, aux tapis haute laine, et aux autres indices d'un portefeuille confortable, on s'avisa que les « masses » s'en désintéressaient et n'apportaient plus leur obole. C'était manque d'éducation; on résolut donc de les « éduquer », d'abord à l'école, ce qui n'est pas trop mal, et puis par les moyens directs, par le bain de musique, par l'imprégnation musicale à haute dose.

\* \* \*

Si on fait abstraction des théâtres musicaux, les concerts périodiques constituaient une thérapeutique d'une efficacité possible inappréciable. Avant guerre, deux Sociétés symphoniques et la Société des Concerts du Conservatoire se partageaient chaque dimanche le public parisien. Au cours de ces dernières années, le nombre des groupements s'était accru de plusieurs unités; les séances avaient lieu le samedi et le dimanche, et certaines associations avaient même et ont encore des répétitions publiques payantes. Que de débouchés pour les jeunes! Et quelle école pour les « masses »! Or les « masses » ont boudé, et les jeunes ne sont pas sortis. Parmi les pensionnaires qui se sont succédé à la Villa Médicis depuis 1920, on compte sur la moitié des doigts de la main ceux dont les noms ont atteint le public cultivé; le reste s'enfonce dans une obscurité d'où il paraît difficile de le tirer, car elle résulte non seulement des difficultés économiques pénibles à franchir, mais d'un niveau spirituel général qui oppose le profit à la gloire, la raison médiocre et pratique à l'envol artistique, l'homme moyen, nivelé, embrigadé et bien sage, à l'indépendant possédé de son art.

Il restait une chance de tout arranger ou du moins d'améliorer la situation; c'était, nous l'avons écrit déjà, la Radio. Notre confrère Emile Vuillermoz insistait dernièrement sur les facilités incalculables que la diffusion proposait aux compositeurs, et estimait que, grâce à elle, aucun talent ne pouvait plus demeurer ignoré. Ce fut jadis notre avis. Ce pourrait l'être demain si quelque coup de baguette magique modifiait l'ordre établi, mais ce miracle n'a aucune chance de se produire, simplement parce que c'est un miracle. Faut-il faire une fois de plus le bilan de nos déceptions, et devons-nous encore rechercher leurs causes? Car rien n'a changé depuis deux ans, cinq ans, dix ans, sauf que l'ennui s'accroît, qui s'attache aux diffusions de plus en plus monotones, semblables à elles-mêmes et dépourvues de tout pouvoir attractif. Un fait entre cent témoigne du manque d'imagination, de l'étroitesse de vue dont on fit preuve dans les organisations officielles de Radio-diffusion : il fut décidé qu'aucune publicité ne passerait

par les micros d'Etat. Faisons litière des motifs très dignes qui furent invoqués, d'apparence plausible d'ailleurs, mais dont les postes privés ne se sont pas embarrassés. Or, ceux-ci, mieux avisés que l'Administration, ont réussi à transformer des commerçants en mécènes qui offrent, dans des salles de théâtres, des concerts gratuits et les transmettent — sans perception d'aucune taxe ! — à des millions d'auditeurs.

Une enquête quotidienne nous a permis de vérifier que les programmes sont, en général, très variés, bien équilibrés, et rassemblent dans chaque genre des noms appréciés et souvent célèbres ; le succès de ces manifestations est considérable, si l'on en juge par les tempêtes d'applaudissements qui récompensent les artistes, et les cascades de rires que provoquent les comiques ; car on n'y méprise point l'esprit, et s'il est parfois sensiblement plus gaulois et verveux que celui de la Comédie, tout empesé, tout guindé, et à l'usage du Français moyen « bien élevé », qui donc parmi l'auditoire gaulois pourrait s'en plaindre ?

Ce n'est là qu'un tout petit argument ; mais il montre comment des idées périmées, retardataires, influent sur le rendement de l'émetteur, qui devrait avoir les répercussions les plus efficaces parmi le grand public, celui que l'élite veut « éduquer ».

Car c'est le même déficit intellectuel qui ferme l'accès du micro aux nouveaux venus ; qui oblige les jeunes à écrire de la musique de vieux ; qui, proposant des préjugés pour des réalités, et l'ignorance pour le savoir, amène les grands responsables à se méprendre totalement sur la valeur, l'importance, les goûts, les aptitudes, les besoins de cette foule qu'ils croient avoir pour mission d'initier. Et d'ailleurs l'erreur fondamentale n'est-elle pas de considérer comme un axiome l'existence même de ces foules homogènes au niveau moyen desquelles conviendrait un programme moyen ? Les ondes touchent rarement des foules, de grandes collectivités ; elles atteignent, au contraire, des isolés dont le sens critique se trouve aiguisé par l'absence de toute diversion spectaculaire. Aucun sentiment collectif ne relie les auditeurs de T. S. F. et toutes les méthodes de programmation, plus ou moins intelligemment fondées sur ce qu'on a appelé la « psychologie des foules », se trouvent, de ce fait, en défaut. Avant d'instruire les masses, les instructeurs devraient s'éclairer sur ce matériel humain nouveau, constitué d'un nombre considérable d'éléments cloisonnés, sans autre lien profond que celui du langage commun et dont les réactions, bien loin de se fondre en une moyenne collective, s'individualisent au contraire en raison même de l'isolement. Ce problème exigeait de la réflexion, de l'expérience et une large intelligence ; on s'en est tiré par la tangente, en recourant au principe du moindre effort. Il fallait de la musique pour tout le monde ? On a diffusé, on diffuse à journée faite le fleuve intarissable de la musique moyenne, c'est-à-dire médiocre, qui, bien loin d'éduquer le public, le dégoûte à tout jamais d'Euterpe. Aucune réclamation, aucune campagne, aucune intervention n'ont pu, jusqu'à présent, modifier le point de vue primitif, inexact et désastreux, des directeurs d'émissions, et c'est pourquoi nous constatons que, depuis des mois et des mois, les nouveaux acheteurs de postes récepteurs exigent que ceux-ci « reçoivent » les émissions étrangères, « où il y a de beaux concerts », comme disent les bonnes gens. Nous avons déjà signalé le fait ; il s'accroît chaque jour, et

l'on atteint ce paradoxe que les Français paient la taxe pour entendre Moscou, Berlin, Munich, Londres et Rome.

\* \*

Ces considérations ne sauraient d'ailleurs nous décourager ; l'évolution fatale de notre société, qui semble se précipiter, ramènera quelque jour le règne de la vigueur d'esprit contre la somnolence paresseuse, de l'initiative contre l'idée préconçue, de la solution clairvoyante contre le tout-venant, de l'intuition ailée contre le travail bovin.

C'est de l'optimisme ? Et à vrai dire, on est allé jusqu'à me reprocher d'être optimiste ; pourtant, et comme pour me donner raison, au moment où j'achève ce papier, M. Jean Zay manifeste l'intention de transmettre la direction intellectuelle des émissions au Ministère de l'Éducation Nationale, tandis que M. Jardillier nous informe de la spécialisation des postes émetteurs et de l'accueil plus large des œuvres des jeunes. Nous osons à peine y croire, mais il nous faut répéter ce que nous écrivions il y a déjà longtemps : nous sommes prêts à entendre les partitions les plus subversives, les plus folles, les plus malsonnantes, pourvu qu'elles soient sincères et ne s'avilissent pas à un conformisme de « bon ton » et commercial. D'ailleurs, en dehors de la musique directe, il reste à créer un répertoire de musique radiophonique qui exige une technique à peine ébauchée par quelques spécialistes comme Meyrovitz et Sarnette. Que les promesses des ministres se réalisent avec rapidité et ampleur, et voilà de beaux jours pour les musiciens soucieux de sortir des sentiers battus.

\* \*

A propos des rapports qui vont s'établir entre la Musique et la Radio, M. Jardillier encore et M. Sarraut ont déclaré tout récemment que, désormais, la qualité serait recherchée par-dessus tout. On ne saurait mieux parler, et, comme dit la chanson : « Oublions le passé » qui fut dominé par la quantité. Mais qui donc décidera de la qualité des œuvres proposées — pour n'envisager que cet aspect de la question ? Car il n'est que trop vrai que la qualité musicale ne se dégage souvent qu'au fil des années, après des accueils hostiles, des débuts catastrophiques, des verdicts mortels rendus par des juges « avertis ». Le Surintendant des Menus Plaisirs sonores du peuple voudra-t-il tenir compte des leçons de l'Histoire et écarter des aréopages les pontifes, les fonctionnaires, les éminences grises qui n'ont pour point d'appui que le code classique, vieux de cent cinquante ans, et leurs petites préférences individuelles ? Et comment composer un jury susceptible d'évaluer non seulement la qualité intrinsèque de l'invention musicale enfin libérée, mais par surcroît celle d'une technique qui consiste à préparer des sonorités en vue de leur sortie du haut-parleur, après de multiples avatars, et non pour l'audition directe ? Les modifications d'ordre acoustique apportées aux vibrations sonores par la série des organes de transformation, d'amplification, de transmission entraînent des assemblages d'instruments non prévus par les traités ni la tradition, et souvent en contradiction avec eux ; la psychologie particulière et nouvelle de l'auditeur nécessite des formules, des dimensions, des équilibres dont la recette n'est indiquée nulle part. Pour avoir mal connu des servitudes du même ordre, le théâtre radio-

phonique mijote dans l'insignifiance. Par contre, quelques compositeurs patentés ont fourni le micro de partitions assez acceptables. C'est de bon augure, mais il faut continuer, amplifier, au besoin exagérer. Une esthétique nouvelle est en puissance de formation, et toute œuvre s'écrira sans doute sous deux versions : l'une pour l'audition directe (si toutefois l'esprit et la construction s'y prêtent), l'autre pour la radiodiffusion. Un tel mouvement n'est fertile que s'il est fondé sur de larges moyens d'expérience et s'étend sur une longue durée. Il est croyable que le public, lassé, obsédé du *Festival Beethoven* à répétition, finira par s'intéresser — car il est malléable et curieux — aux manifestations sonores conçues pour notre temps, pour nos moyens, en un mot rationnellement adaptées à l'auditoire innombrable et disséminé du haut-parleur, qu'aucun classique ne pouvait prévoir.

C'est un nouvel aspect de la *qualité musicale* qui surgit et récuse le jugement des actuels Maîtres-Chanteurs, mais par contre sollicite celui de Hans Sachs, je veux dire d'un nouveau corps de critique ouvert aux idées hardies et instruit des ressources, des exigences, comme des faiblesses inhérentes aux procédés modernes... et futurs.

\* \*

Les gens en place estimeront que ce discours et ces prévisions sont peu orthodoxes, sapent les dogmes confortables et encouragent les plus discutables audaces ; mais, comme on l'a écrit plus haut, l'heure est venue de réviser, selon la proposition ancienne de Nietzsche, l'échelle des valeurs.

A. MACHABEY.

## LA SEMAINE DRAMATIQUE

**Théâtre Saint-Georges.** — *Une Femme d'un autre âge*, comédie en quatre actes de MM. LOUIS VERNEUIL et Georges BERR.

Une femme, riche de trente millions et de près du double d'années, Gabrielle — Gaby pour ses intimes — a épousé un moins de quarante ans, l'aimable et honnête Marcel, qui, pris de scrupules et ne voulant point passer pour trop aimer la couleur verte, décide de divorcer. Pour le retenir, Gaby a recours aux miracles scientifiques d'un chirurgien qui répare des ans l'outrage enfin réparable...

Seulement, une fois Gabrielle redevenue belle, ardente et printanière, ses sentiments, ses goûts, son humeur sont d'accord avec son apparence de toute jeune femme : Marcel, à son tour, est trop vieux pour elle. C'est sans regrets qu'elle l'abandonne pour suivre un gigolo fort peu recommandable et qui en veut uniquement à ses millions...

Mais, au bout de quelques mois, la nature reprend ses droits : Gaby songe au passé bien plus qu'à l'avenir. Elle éprouve plus de joies à retrouver des gens dont la jeunesse a été contemporaine de la sienne qu'à jouer les follettes avec d'élégants petits mufles... Elle épouse un homme de son âge : le père adoptif de Marcel, et reprend, avec les rides et les cheveux blancs disparus, la grâce et la finesse des vieilles gens racés. Marcel, de son côté, s'est remarié avec une brillante avocate, ils

ont un petit garçon, et c'est avec une joie totale que Gabrielle accepte son rôle de grand'mère...

La scène où Marcel appelle sa première femme « ma mère » et « belle-maman » est une des plus drôles de la pièce, qui contient quelques passages tout à fait réussis (comme, par exemple, les imprécations contre la chirurgie esthétique)... Dans l'ensemble, cependant, la comédie de MM. Louis Verneuil et Georges Berr nous a paru un peu languette. Elle eût gagné, je crois, à être traitée en trois actes au lieu de quatre. Elle est gonflée de tissus conjonctifs, et une opération chez le docteur Lecouturier, qui rogne, tranche, rabote et recoud, ne lui eût pas fait de mal.

Heureusement, l'interprétation est de premier ordre : dans le rôle difficile de la vieille dame, qui reparait tout à coup en sportive imbattable, en reine de jeunesse et de beauté, M<sup>me</sup> Gabrielle Dorziat est tout à fait remarquable. Quel talent souple, quelle finesse et quel esprit ! M. Pizani, en docteur qui s'est rendu maître du temps, est très amusant. Sa diction est très juste, et il a su rendre son rôle à la fois pittoresque et plausible, ce qui est beaucoup. M<sup>lle</sup> Alice Field joue bien et elle est charmante. M<sup>me</sup> Paule Andral affirme une fois de plus son talent de parfaite comédienne. M. Marcel André, M. Daniel Lecourtois et tous les autres forment une équipe de qualité qui sait plaire au public.

Marcel BELVIANES.

## LES GRANDS CONCERTS

### Société des Concerts du Conservatoire

Séance toute moderne, cette fois ; symphonies de pittoresque et de couleurs vives. M. Philippe Gaubert nous a d'abord fait réentendre sa *Symphonie en fa*, et le premier mérite que nous avons reconnu tout de suite à celle-ci, c'est que nous ne nous lassons pas de la suivre à nouveau, dans la variété et la richesse de ses développements. La beauté harmonieuse et nourrie d'idées intéressantes du premier mouvement ; la poésie rêveuse du second, rendez-vous des suaves sonorités des instruments soli : violon, flûte, cor... ; la vivacité rieuse du troisième, confiée d'abord au hautbois ; l'ampleur enfin du quatrième, aux sonorités puissantes... ; tout captive et attache au cours de cette œuvre.

Les *Visions de la Nature* de M. Edmond Marc ont évoqué ensuite leurs impressions, celles d'un promeneur qui, à travers la campagne, noterait ses rêves en esquisses légères : un recueillement un peu vague d'abord, interrompu par une danse paysanne ; un nocturne, ensuite, au mystère traversé par un chant (d'alto) ; une sorte d'hymne au soleil, enfin, depuis son lever radieux jusqu'à son coucher dans la mer. L'œuvre est récente et a été donnée ailleurs voici un an, je crois.

M. Henry Merckel, accueilli avec la cordialité d'auditeurs qui n'oublent pas combien sa présence fut heureuse à l'orchestre, et la regrettent, est venu nous jouer le *Concerto* de violon que M. Robert Casadesu a écrit il y a six ans et qui a eu alors tant de succès. Bien plein, bien en relief, élégant de dessin, aisé de rythme, clair et vivant, ce morceau a encore l'avantage de n'être pas long. Enlevé avec le souple talent de l'artiste, il séduit franchement, sans hésitation. M. Merckel a exécuté encore le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns, souvenir vibrant de Sarasate, dont il s'est montré le digne successeur. Pour finir, un autre « caprice » plus éclatant, plus pittoresque encore, le *Capriccio spagnolo* de Rimsky-Korsakow, magistral épanouissement de toutes les forces sonores de notre admirable orchestre.

Henri DE CURZON.